FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept – 31 déc

DOSSIER DE PRESSE

DOROTHÉE MUNYANEZA

Umwanted

Service presse :
Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Raphaëlle Le Vaillant – assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

© Bruce Clarke

DOROTHÉE MUNYANEZA

Unwanted

Conception et chorégraphie, **Dorothée Munyaneza**
Avec Holland Andrews, Alain Mahé, Dorothée Munyaneza // Regard extérieur, Faustin Linyekula // Scénographie, Vincent Gadras // Artiste plasticien, Bruce Clarke // Lumières, Christian Dubet // Musique, Holland Andrews, Alain Mahé, Dorothée Munyaneza // Costumes, Stéphanie Coudert

Production Compagnie Kadidi, Anahi
Coproduction Festival d'Avignon ; Théâtre de Nîmes – scène conventionnée pour la danse contemporaine ; Le Liberté – scène nationale de Toulon ; Pôle Arts de la scène de la Friche la Belle de Mai (Marseille) ; La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon – Centre national des écritures du spectacle ; Musée de la danse / Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne ; Théâtre Garonne – Scène européenne (Toulouse) ; Maison de la Culture de Bourges ; Bois de l'Aune (Aix-en-Provence) ; BIT Teatergarasjen (Bergen) ; Pôle Sud – Centre de développement chorégraphique de Strasbourg ; L'échangeur – CDC Hauts-de-France (Château-Thierry) ; Escales danse en Val d'Oise ; Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale ; Théâtre du Fil de l'eau (Pantin) ; Théâtre Forum Meyrin (Genève) ; Tanz im August/HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation Le Monfort (Paris) ; Festival d'Automne à Paris pour les représentations au Monfort
Coréalisation Le CENTQUATRE-PARIS ; Festival d'Automne à Paris pour les représentations au CENTQUATRE-PARIS
Avec le soutien de la DRAC PACA – ministère de la Culture et de la Communication, de la Région PACA, d'Arcadi Île-de-France, du Fonds de dotation du Quartz (Brest), du Creative Exchange Lab du Portland Institute for Contemporary Art, de l'Africa Contemporary Arts Consortium/USA, du Baryshnikov Arts Center (New York), du CICR – Comité International de la Croix-Rouge, du Fonds Transfabrik – fonds franco-allemand pour le spectacle vivant, de l'ADAMI, du Fonds SACD musique de scène et Fonds SACD Théâtre.
Avec l'aide de Montevideo (Marseille)
La compagnie Kadidi bénéficie du soutien de l'Institut français pour ses tournées à l'étranger
Spectacle créé le 7 juillet 2017 au Festival d'Avignon

Comment exprimer les répercussions concrètes du viol élevé au rang d'arme de guerre ? La chorégraphe Dorothée Munyaneza est allée à la rencontre de femmes maltraitées pendant le génocide des Tutsis au Rwanda et se confronte dans *Unwanted* à une douleur que nombre de conflits continuent à perpétuer.

Entre avril et juillet 1994, alors que les massacres font rage, entre 100 000 et 250 000 Rwandaises sont violées. Cette blessure intime, elles la portent encore : souvent rejetées par leur communauté, certaines ont également eu des enfants – aujourd'hui adultes – de leurs agresseurs. Dorothée Munyaneza, qui a quitté à l'adolescence le Rwanda pour le Royaume-Uni, est retournée dans son pays natal pour y rencontrer à la fois des mères et des enfants. Inspirée par leur vécu et par la permanence de cette violence, l'auteure-interprète et chorégraphe s'est lancée en quête d'un geste artistique capable d'y répondre, ayant pour objet le corps féminin sans distinction de race ou de classe. Interprète de Rachid Ouramdane ou Robyn Orlin, Dorothée Munyaneza, aujourd'hui installée à Marseille, s'était déjà intéressée au génocide des Tutsis dans *Samedi Détente*. Pour *Unwanted*, son deuxième spectacle, elle s'associe à l'artiste plasticien d'origine sud-africaine Bruce Clarke ainsi qu'au compositeur Alain Mahé et à la musicienne afro-américaine Holland Andrews. Ces derniers la rejoignent sur scène pour dire sous forme de textes et de chants, mêlés à la danse, les fêlures et la dignité de femmes souvent oubliées.

LE MONFORT
Mercredi 18 au samedi 21 octobre 20h30
16€ et 25€ / Abonnement 12€

THÉÂTRE DU FIL DE L'EAU / VILLE DE PANTIN
Vendredi 24 novembre 20h30
12€ et 18€ / Abonnement 8€

LE CENTQUATRE-PARIS
Mardi 28 novembre au vendredi 1er décembre 20h30
18€ et 20€ / Abonnement 15€
––––––
Déconseillé aux moins de 16 ans
Durée : 1h15

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13
Le Monfort
Olivier Saksik
06 73 80 99 23 | olivier@elektronlibre.net
Théâtre du Fil de l'eau
Marlinka Chicoyneau
01 49 15 38 57 | m.chicoyneau@ville-pantin.fr
Le Centquatre-Paris
Virginie Duval
01 53 35 50 96 | v.duval@104.fr

ENTRETIEN
Dorothée Munyaneza

Comment est-ce que l'idée de travailler sur le viol comme arme de guerre s'est imposée pour votre deuxième spectacle ?
Dorothée Munyaneza : Après *Samedi Détente*, je me suis longuement demandé quelle allait être ma prochaine prise de parole. Depuis un moment, le corps de la femme m'intéresse, et ayant connu le génocide des Tutsis au Rwanda, je me suis intéressée à la violence que le corps humain peut subir, et notamment le corps féminin. Qu'est-ce qu'il devient en temps de conflit, de massacre ? Au fil de mes réflexions, j'ai découvert des films, notamment *L'Homme qui répare les femmes*, de Thierry Michel, sur un gynécologue-obstétricien congolais. En le voyant, je me suis dit qu'il fallait que j'examine le viol comme arme de destruction massive.

Vous êtes revenue au Rwanda pour rencontrer des femmes qui avaient subi cette violence pendant le génocide de 1994…
Dorothée Munyaneza : Oui. J'avais vu deux documentaires liés au Rwanda : *Mauvais souvenir*, qui donne la parole à des enfants qui sont nés de viols lors du génocide, ainsi que *Rwanda, la vie après – Paroles de mères*, qui regroupait des témoignages de mères violées. J'ai remarqué un nom de femme qui revenait dans les deux, celui de Godelième Mukasarasi, qui a créé une association au Rwanda juste après le génocide pour que les femmes qui avaient été violées puissent se retrouver, échanger sur ce qu'elles avaient vécu. Je lui ai écrit pour lui demander de l'aide. Nous avons commencé à échanger, et à deux reprises, je suis retournée au Rwanda pour rencontrer à la fois ces femmes et leurs enfants, parce qu'elle travaille aussi avec eux.

Comment les entretiens se sont-ils déroulés ? Est-ce qu'ils vous ont surprise ?
Dorothée Munyaneza : Plus que surprise, même. Avant mon départ, j'étais un brin angoissée, parce que j'allais rencontrer des femmes rescapées, qui dans la plupart des cas étaient plus âgées que moi. Dans la culture rwandaise, il y a un respect qu'on témoigne aux aînés, et notamment entre femmes quand il s'agit de parler de l'intimité, surtout une intimité bafouée à ce point. La rencontre avec Godelième a été très belle : elle a pris le temps de m'écouter, je lui ai raconté mon vécu pendant le génocide, mon enfance au Rwanda, ma vie en Europe, ma propre maternité. Je pense que tout ça a joué en ma faveur. On partait tous les jours très tôt pour aller à la campagne, parce que je tenais beaucoup à ce que les femmes que je rencontre soient plutôt du milieu rural. J'avais l'intuition que leur parole serait plus vierge : elles ont été tellement marginalisées.

Comment avez-vous procédé pour leur permettre de s'exprimer librement ?
Dorothée Munyaneza : Je suis venue le plus simplement possible : j'ai fait attention à m'habiller de manière très sobre et simple. Elles ont été d'une grande générosité en m'accueillant. J'avais l'impression que j'allais rencontrer des femmes meurtries, qui traînaient leurs corps, mais pas du tout : elles m'ont laissé des images d'une dignité tellement belle, tellement grande. Elles étaient très contentes que je vienne les voir de si loin, étonnées que j'habite en France et que j'aie pris le temps de venir au fin fond de la campagne au Rwanda, que je passe des heures et des heures avec elles. Je leur racontais mon enfance, ma vie, et assez naturellement, elles prenaient la parole, et me disaient quel avait été leur vécu, et notamment ce qui leur est arrivé pendant le génocide. La langue du Rwanda est très imagée et poétique, pleine de métaphores, et quand elles parlaient, elles ne sont pas allées dans les détails du viol : elles ont dit dans quel état elles étaient pendant, dans quel état physique on les a retrouvées juste après. Elles disent qu'elles étaient réduites à moins que rien, à « l'absolu qui n'existait plus », si je traduis littéralement. Pendant des années, elles se sont considérées comme tel.

La notion d'honneur féminin est-elle très forte au Rwanda ?
Dorothée Munyaneza : La violence qui les faisait s'effondrer en larmes, c'était surtout la violence de leur entourage après le génocide. Elle était liée au fait qu'elles portaient un enfant de bourreau : c'était inacceptable qu'elles mettent au monde un enfant des hommes qui avaient massacré leurs familles. Elles subissaient cette haine que leurs familles déversaient sur elles, qui constituait une double peine. Elles ont vécu le génocide, ce viol, et en plus la violence post-génocide, liée à cette maternité-là.

Quel rapport entretiennent-elles avec leurs enfants, nés dans ces conditions ?
Dorothée Munyaneza : Elles disent qu'elles ont haï leurs propres enfants, parce qu'ils étaient un rappel constant de ces violences, et en même temps que l'amour maternel est revenu ou s'est intensifié quand elles ont commencé elles-mêmes à s'accepter, à s'aimer, à se réapproprier leur corps.

Est-ce que vous avez pu parler autant avec les enfants ?
Dorothée Munyaneza : Oui. Mon premier voyage, je l'ai vraiment consacré aux mères, c'était primordial. Après, plus elles m'ont parlé de leurs enfants, plus je me disais : comment sont-ils aujourd'hui ? Ce ne sont plus des enfants mais de jeunes adultes, qui ont 22 ou 23 ans. Godelième a encouragé les mères à leur dire la vérité, donc ils savent qu'ils sont nés de bourreaux. J'ai rencontré des êtres humains comme vous et moi. Ils luttent contre la pauvreté, ils se cherchent, comme tant d'autres jeunes, et en même temps ils ont cette histoire terrible. À l'école où je les ai retrouvés, ils avaient inscrit sur l'un des murs tout ce qui leur pèse : la solitude de leur mère, leur propre solitude… Comment se définit-on quand on ne connaît ni son père ni la famille de sa mère, parce que dans la plupart des cas, elle a été exterminée ? Je leur demandais s'ils s'étaient acceptés : certains répondaient oui, d'autres non.

Comment est-ce que vous avez transformé ces témoignages en matière scénique ?
Dorothée Munyaneza : D'abord, j'ai enregistré les paroles de ces mères. Avec Alain Mahé, qui est un de mes collaborateurs, compositeur et improvisateur, on a commencé par faire des montages, par créer un paysage sonore où on entendrait plusieurs témoignages. Je tenais à ce qu'il y ait cette qualité chorale : un chœur de toutes ces femmes qui racontent différentes histoires, mais qui ont subi les mêmes choses. Quand je lis des articles sur les femmes syriennes aujourd'hui qui sont violées, j'ai l'impression de relire les mêmes conséquences.

Pareil pour les femmes congolaises, ou les femmes d'ex-Yougoslavie.

Vous êtes également musicienne. Comment abordez-vous le travail musical dans* Unwanted *?
Dorothée Munyaneza : Je vais utiliser en live certains passages des enregistrements comme matière de chant. Je ne serai pas seule à chanter, puisque j'ai invité une musicienne et chanteuse américaine, Holland Andrews, que j'ai rencontrée lors d'une résidence aux États-Unis. Ce que j'ai aimé dans sa qualité de voix, c'était la manière dont elle la multiplie, parce qu'elle travaille avec des pédales sonores. Elle a une voix très riche, qui peut être à la fois rauque, souterraine, charnelle, et en même temps très lyrique, qui contrastera avec ces choses violentes que j'ai envie de faire passer sur le plateau. C'est une autre manière de créer cette qualité chorale. J'ai beaucoup écouté la Troisième Symphonie de Górecki en travaillant, et cherché cette qualité lyrique de la voix féminine.

Est-ce que vous vous êtes formée à la danse en Angleterre, comme pour la musique ?
Dorothée Munyaneza : C'est très étonnant, mais je n'ai jamais eu de formation en danse, mis à part auprès de tous les chorégraphes avec lesquels j'ai travaillé. Ils m'ont donné la possibilité ou l'envie d'explorer moi-même mon corps. En observant les autres danseurs chez François Verret, Rachid Ouramdane ou Alain Buffard, j'ai pu m'inspirer d'elles, ou d'eux, pour dire ce qui me touche, ou ce qui fait écho dans mon corps à ce que j'observe dans le monde. Je pense – j'espère – que je suis en train de trouver un langage corporel qui est le mien.

Quelles sont vos sources d'influence pour ce langage ?
Dorothée Munyaneza : Le combat, la lutte. Les gestes de manifestation, le danger. Le corps marqué par le traumatisme, la mémoire corporelle de la violence : c'est ça qui m'intéresse, ainsi que la manière dont cette violence peut être vue, sentie, jusqu'au bout des doigts, dans le regard, dans les pieds.

Vous travaillez également avec l'artiste plasticien Bruce Clarke pour* Unwanted*. Que vous apporte-t-il ?
Dorothée Munyaneza : J'avais découvert son travail avec notamment *Upright Men* (*Hommes Debout*), qui portait sur les rescapés du génocide au Rwanda. Il avait créé des œuvres monumentales, sur plusieurs mètres de haut, de femmes, d'hommes, d'enfants rescapés. J'avais l'intuition quand je l'ai rencontré que je voulais avoir des figures de femmes. Il m'a fait une proposition : une femme qui est debout, sur une structure en tôle ondulée. C'est cette figure féminine qui n'est ni africaine, ni européenne, ni orientale, ni blanche ni noire, mais qui est l'ensemble de ces femmes-là – une femme multiple. Parce que justement, cette histoire n'est pas que celle des femmes rwandaises : j'ai envie qu'on entende les femmes de notre monde.

Quel souvenir gardez-vous de votre propre enfance au Rwanda ?
Dorothée Munyaneza : Je suis partie juste après le génocide, qui s'est terminé le 4 juillet 1994. Fin juillet, nous avons rejoint ma mère à Londres, où elle travaillait depuis 1993. Il s'avère que malheureusement il y a eu le génocide entre-temps. J'ai des souvenirs heureux du Rwanda : c'est vrai que je n'ai pas eu de formation en danse contemporaine, mais quand on était petits, là-bas, on dansait. Ça fait partie de nos coutumes. La danse traditionnelle sert à apprendre qui nous sommes, d'où nous venons. Je viens d'une famille où l'on danse beaucoup : mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mes grands-mères… Ils savaient tous bouger et chanter, raconter. Ce sont de vrais conteurs. Je pense que j'ai hérité de tout cela.

Vous y êtes retournée souvent par la suite ?
Dorothée Munyaneza : Oui. J'y suis retournée avec ma famille pour la première fois en 1998, et puis quasiment tous les deux ans. L'année passée, en novembre, nous y avons joué *Samedi Détente.* Le Rwanda m'habite beaucoup, je ne pourrais jamais le laisser.

Vous avez grandi en Angleterre avant de vous installer en France. Est-ce que vous ressentez aussi l'influence de ces deux pays ?
Dorothée Munyaneza : Oui, absolument. J'ai passé plus de temps en Angleterre que partout ailleurs dans ma vie. Sur le plan linguistique, il m'arrive, quand j'improvise ou que j'écris, de le faire en anglais. Mon attachement à l'Angleterre est lié à la langue et à la famille, ainsi qu'à mes influences musicales. Intellectuellement, j'ai également des attaches en France, et je savoure de plus en plus la langue française. Je trouve que c'est le pays de mon éclosion. Il y a quelque chose qui s'est réveillé en moi ici : une conscience de moi en tant qu'être humain, femme, artiste, Africaine, Européenne.

Propos recueillis par Laura Cappelle

BIOGRAPHIE

Originaire du Rwanda et de nationalité britannique, **Dorothée Munyaneza** étudie la musique à la Jonas Foundation de Londres et les sciences sociales à Canterbury.
Chanteuse, auteur et chorégraphe. Dorothée Munyaneza part du réel pour saisir la mémoire et les corps, individuels et collectifs ; pour prendre la parole et porter les voix de ceux qu'on tait ; pour interroger le génocide des Tutsis, la violence faite aux femmes, les inégalités raciales. Pour faire entendre les silences et voir les cicatrices de l'Histoire.
En 2004, elle compose et interprète la bande originale du film *Hotel Rwanda* de Terry George et participe en 2005 à l'album *Anatomic* du groupe Afro Celt Sound System. En 2010, elle sort son premier album solo enregistré avec le producteur Martin Russell et collabore en 2012 à l'album *Earth Songs* du compositeur James Brett.
Elle fait dialoguer la musique avec d'autres formes d'expression artistiques : avec le guitariste Seb Martel, elle entrelace afro-folk, danse et textes du chanteur militant américain Woody Guthrie, et croise danse, poésie et musique expérimentale avec le musicien Jean-François Pauvros, le chorégraphe Ko Murobushi et le compositeur Alain Mahé. Avec ce complice, elle expérimente des performances in-situ (Centre Pompidou et MuCEM) et élabore ses créations chorégraphiques.
En 2006, elle rencontre François Verret et joue dans *Sans Retour, Ice, Cabaret* et *Do you remember, no I don't*. Depuis, Dorothée Munyaneza œuvre sur la scène chorégraphique internationale auprès de Nan Goldin, Mark Tompkins, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane, Maud Le Pladec et Alain Buffard.
En novembre 2014, elle signe sa première création, *Samedi Détente*, au Théâtre de Nîmes. Après une centaine de représentations en France et à l'étranger, le spectacle est repris au Théâtre de la Ville en avril 2017.

Dorothée Munyaneza © Julienne Munyaneza

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
46e édition

156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com